

TRIDUUM donné par le R.P. de CLORIVIERE

aux premières F. du C. de M. à PARIS

-*-*-*-*-*-*-*

.....

Dans cette petite retraite de trois jours, j'ai donné deux discours par jour. Dans ceux du matin, je me suis proposé de développer la nature de la Société du Coeur de Marie ; ceux du soir ont été des conférences sur les voeux substantiels de la religion, qu'on doit garder avec soin dès le moment de la Consécration dans la Société, quoiqu'on ne prenne là-dessus en la faisant, aucun engagement définitif.

(Extrait d'une lettre du R.P. de Clorivière à Mlle d'Esternoz, sans date - Lettres du P. de Clorivière, t.II, p.636)

PREMIER DISCOURS

"Ecce Mater tua" (Jean, XIX, 27)
Voilà votre Mère.

Ces paroles sont la devise de la Société des Filles du Coeur de Marie. Il faut qu'elles soient profondément gravées dans leur coeur et toujours présentes à leur esprit. Nous y trouverons un puissant motif pour nous soutenir et nous animer dans la pratique de la perfection de notre état. Afin de nous en pénétrer, examinons :

- 1^o quel en est le sens,
- 2^o quelles sont les obligations dont elles nous rappellent le souvenir.

Premier Point.— Il faut les considérer : 1^o par rapport à Notre-Seigneur qui les prononce ; 2^o par rapport à Marie qui en est l'objet ; 3^o par rapport à ceux à qui elles sont adressées.

I - Comme sorties de la bouche de Notre-Seigneur, ces paroles sont :

1^o— Un gage touchant de sa tendresse. Il les prononce sur la croix, peu de temps avant que d'expirer. Il oublie ses douleurs pour s'occuper de nos besoins. Après nous avoir fait part de la qualité d'enfants de Dieu, Il veut encore nous associer à la qualité d'enfants de Marie, qualité infiniment chère à son Coeur, Il veut que nous soyons doublement ses frères. Quelle tendresse ! Jésus n'écoute que son amour, Il paraît avoir oublié notre indignité.

2^o— Un bienfait signalé. Il nous avait donné ses biens, ses mérites, sa doctrine, ses travaux, ses

exemples, son corps, son sang et sa vie, sa Mère seule lui restait encore et Il nous la donne. Qui peut dignement apprécier la grandeur de ce trésor ? Il est plus riche que le ciel, que la terre. Notre-Seigneur nous avait déjà donné quelque chose de plus grand en se donnant Lui-même et en nous réconciliant avec son Père ; mais ce nouveau don renferme tous les autres et nous en assure la jouissance.

3^e.- Une dernière preuve de sa sollicitude comme Sauveur. La grande affaire de la rédemption des hommes est sur le point d'être consommée. Son sang a été répandu pour nous ; mais qu'il est à craindre que nous perdions un si grand bien ! Il nous donne Marie pour Mère, afin qu'elle nous le conserve précieusement. Il craint en quelque sorte sa propre justice, que nous pourrions provoquer par notre ingratitude ; Il nous donne Marie pour Mère, afin que nous ayons en elle un lieu de refuge où nous puissions être à l'abri des traits de sa juste colère. Quelle vive, quelle douce impression ces considérations ne doivent-elles pas faire sur nos coeurs ?

II.- Comme ayant Marie pour objet, ces paroles nous montrent :

1^o.- que Marie a toujours eu pour nous des sentiments de mère et qu'elle est en effet notre Mère. Son amour pour nous doit se mesurer sur la grandeur de son Coeur. Ce Coeur est tout fait pour aimer ; sa capacité est immense. *Media caritate constravit.* (Cant. III, 10). Dieu l'a formée pour être sa Mère et la nôtre ; Il lui en a imprimé les sentiments. L'amour de la plus tendre des mères n'est rien en comparaison du sien. Elle est notre Mère, elle nous a donné la vie quand elle nous a donné Jésus-Christ notre véritable vie ; elle l'est devenue plus particulièrement encore

en ce moment où ces paroles divines : Ecce filius tuus, ont opéré dans son Cœur ce qu'elles signifient. Elle a vu dès lors en nous son Fils unique, elle a étendu sur nous ce même amour qu'elle a pour son Fils.

2^o- Qu'elle nous a toujours regardés et traités comme ses enfants, Que n'a-t-elle pas fait, que n'a-t-elle pas souffert pour nous donner la vie et pour nous la conserver ? Cela nous rappelle tous les bienfaits dont le monde entier, dont chacun de nous lui est redevable.

3^o- Qu'elle est toujours prête à nous faire voir qu'elle est notre Mère. Ces paroles de son Fils ne sont point effacées de son souvenir ; elles font toujours sur elle la même impression ; malgré nos ingrattitudes, son amour pour nous n'est point altéré ; son crédit auprès de Dieu est immense et elle veut l'employer tout entier en faveur de ses enfants. Que ces considérations sont consolantes !

III - Ces paroles sont adressées :

1^o- A tous les hommes et surtout à tous les chrétiens en général. Il n'y a aucun de ceux pour qui Jésus-Christ est mort qui n'ait Marie pour Mère. Tous seraient heureux s'ils savaient se prévaloir d'un si grand bien ; mais combien d'enfants ingrats et dénaturés ne songent à cette tendre Mère que pour l'outrager !

2^o- Aux disciples favoris du Sauveur, plus spécialement représentés par saint Jean. Il y a des âmes que Dieu donne d'une manière plus particulière à la Sainte Vierge. Tels ont été les plus grands saints : St Jean-Baptiste, St Joseph, les Apôtres, les saints Fondateurs des Ordres religieux, et d'autres grands Saints et grandes Saintes. C'est une faveur signalée, le gage d'une sainteté éminente. Le Seigneur la commu-

nique, quoique dans un moindre degré, à ceux à qui il inspire une grande dévotion pour sa sainte Mère.

3^o- Les Filles du Sacré Coeur de Marie ont sujet de croire qu'elles sont de ce nombre. Ce n'est pas en vain qu'elles sont décorées de ce beau nom ; ce n'est pas en vain qu'elles ont pour devise ces paroles de son Fils. Le Seigneur leur a donné ce nom afin qu'elles sachent combien elles sont chères à Marie et la place qu'elles tiennent dans son Coeur. C'est pour elles le gage des plus précieuses faveurs. Il leur a donné cette devise, afin qu'elles ne doutent point que ces paroles ne leur soient très particulièrement adressées. Que cela doit leur inspirer d'amour pour leur vocation et les animer à en remplir avec soin tous les devoirs!

Deuxième point. Quels sont-ils en particulier ceux qui leur sont ici intimés ?

ler devoir : envers Jésus. Monter en esprit sur le Calvaire, contempler notre divin Sauveur en croix et sa sainte Mère debout au pied de la croix. Écoutons cette divine parole : Ecce Mater tua, comme si le Seigneur nous l'adressait à chacun de nous en particulier. Pénétrons dans le sanctuaire de son âme pour y voir son excessive tendresse ; apprécions la grandeur du bienfait ; considérons combien est puissant et efficace ce moyen de salut qui nous est donné. Qu'il faudrait être dur et insensible pour n'en être point touché !

Cependant combien peu s'en occupent ! Combien peu y pensent ! Combien, au contraire, méconnaissent cette faveur et n'y répondent que par le mépris, la haine, les fureurs !... Moi-même trop longtemps... Mais, ô mon Dieu, pardonnez mes fautes passées ; je confesse mon ingratitude et je désire la réparer. Je

voudrais par la reconnaissance la plus vive, par l'amour le plus tendre, vous dédommager de toute l'ingratitude et de toute la noirceur des hommes... Grâces éternelles vous soient rendues, ô mon Sauveur ! Que le ciel et la terre s'unissent pour vous louer !... Je ne veux plus rendre inutile un si riche trésor que vous mettez entre mes mains. J'aurai toujours recours à Marie comme fille de son Cœur. Je me proposerai de retracer en moi les vertus si belles dont son Cœur était orné ; et mettant après vous, ma confiance en elle, j'espérerai remplir en cela les desseins que vous avez sur mon âme.

2ème devoir : envers Marie.- Marie a pour moi les sentiments de Mère. Elle est ma Mère. Je dois avoir pour elle des sentiments d'enfant. Je dois être son enfant. Je lui dois le respect, l'hommage, la tendresse, l'amour, l'obéissance. Elle m'a aimée, elle m'aime, tout indigne que je suis de son amour. Comment n'aimerais-je pas la plus parfaite, la plus belle, la plus sainte, la plus aimable des créatures ? Sa grandeur est ineffable, comment n'aurais-je pas pour elle le respect le plus profond ? Ses sentiments pour moi surpassent tout ce que l'esprit créé peut en concevoir. Pourrais-je mettre des bornes à mes sentiments pour elle, qui sont nécessairement par eux-mêmes si fort au dessous de ce qu'elle mérite ? Ce qu'elle a fait pour moi demande que je lui fasse de moi-même la consécration la plus parfaite dont je suis capable. Je lui dois, après Dieu, tout ce que j'ai, tout ce que je suis ; je veux être tout à elle, employer tout à sa gloire, regarder tout ce que j'ai comme lui appartenant : biens de fortune, facultés de l'âme, forces du corps...

Ce qu'elle est toujours prête à faire pour moi est bien propre à relever mon courage. Je connais bien peu le pouvoir et la bonté de Marie, si je me laisse abattre par les difficultés, si je crains de recourir à elle dans les besoins, si je n'aspire pas

à une haute perfection. C'est surtout pour m'aider dans la voie spirituelle qu'elle m'a été donnée pour Mère.

3^{ème} devoir : par rapport à nous.- Nous faire gloire d'appartenir à Marie. Quoi de plus grand et de plus glorieux que d'être enfant de la Reine du ciel et de la terre, de la plus sainte, etc... Ce titre m'associe à Jésus et il m'élève au-dessus des Anges; il me donne droit à toutes sortes de biens, etc...

Vivre en enfants de Marie, c'est avoir ses sentiments, c'est se conduire de manière qu'on puisse nous reconnaître pour ses enfants, qu'elle-même puisse nous regarder comme tels. Si vous êtes enfants d'Abraham, faites les oeuvres d'Abraham. (Jean, 8, 39).

Tendre à la perfection des enfants de Marie, c'est quelque chose de bien sublime ; mais il n'y a rien de si saint où de vrais enfants de Marie ne puissent parvenir : mort parfaite à soi-même, vide entier des créatures, union avec Dieu, grande conformité avec Jésus-Christ. Voilà ce que doivent se proposer celles qui veulent être de dignes Filles du Coeur de Marie. Ce Coeur leur sera toujours ouvert ; elles y trouveront abondamment tout ce qu'elles peuvent désirer pour répondre à la sublimité de leur vocation.

DEUXIEME DISCOURS

"Quodcumque dixerit vobis facite" (Jn. II,5)
Faites tout ce qu'il vous dira.

N'oublions pas ce qui est dit dans le livre des Proverbes : Ne négligez pas d'accomplir ce qui vous est prescrit par votre tendre mère, vous augmenterez par là votre beauté ; ce sera comme un riche collier autour de votre cou. (Prov. I, 8). Il nous convient surtout de l'observer à l'égard de Marie. Donnons toute l'attention possible à ces paroles ; ce sont les seules rapportées dans le saint Evangile qui soient en général adressées aux hommes par forme de préceptes et de conseils. Nous les avons prises pour devises, qu'elles nous servent donc de règle de conduite. Ce qu'elles prescrivent est d'une bien plus grande étendue et renferme ce qu'il y a de plus parfait, quand on en pénètre le sens. C'est ce sens que nous nous efforcerons d'abord de pénétrer ; nous en ferons ensuite l'application à la conduite que nous devons tenir.

Premier point.—Commençons par le sens historique et littéral. On sait que c'est aux noces de Cana qu'elles furent prononcées, et qu'elles donnèrent occasion au premier miracle de Jésus, lorsqu'Il changea l'eau en vin. Marie, mère de Jésus, se trouvait à ces noces. Jésus y fut invité avec ses disciples. Jésus favorise de sa présence et de ses grâces ceux qui ont soin d'honorer sa Mère.

Le vin vient à manquer : Marie dit à son Fils : "Ils n'ont point de vin". Ses paroles sont courtes, mais le Cœur de Marie parlait au Cœur de Jésus et lui exposait ses pressants désirs, sa tendre compassion,

le besoin des époux, que sa présence et celle de ses disciples en étaient en partie la cause, qu'il convenait à sa bonté de subvenir à ces besoins, que sa gloire l'exigeait, etc...

Jésus répond : "Femme, qu'y-a-t-il de commun entre vous et moi ? mon heure n'est pas encore venue". Si Jésus-Christ ne donne pas le nom de Mère à Marie, c'est pour l'instruction de ses ministres, qui, dans les fonctions du saint ministère ne doivent point avoir égard à la chair et au sang ; Il faisait entendre qu'il y a en Lui une nature dans laquelle Il est tout à fait indépendant de sa Mère ; que c'est pour faire connaître cette nature divine qu'Il va faire son premier miracle à la prière de sa Mère. C'est à cette prière qu'on en sera redevable, parce que si Marie n'eût pas prié, Il était résolu de tarder encore à se faire connaître au monde.

Cela signifie encore que son heure, celle de sa Passion, de sa Résurrection et de sa gloire n'étant pas arrivée, il n'était pas encore temps de manifester sa gloire et le crédit de sa Mère et tout l'amour qu'Il avait pour elle. Ainsi ces paroles, quand on les comprend, n'ont rien de dur ; et nous devons croire que Jésus les prononça avec une douceur bien capable d'en ôter l'amertume. Marie sentit qu'elle était exaucée ; mais comme elle savait que Dieu veut que l'homme fasse quelque chose de son côté pour recevoir ses faveurs, elle dit aux ministres : "Faites tout ce qu'il vous dira".

C'est comme si elle leur eût dit : J'ai obtenu pour vous ce que j'ai demandé, mais ne vous rendez pas indigne de la recevoir ; faites de votre côté tout ce que mon Fils vous dira.

Il y avait six urnes de pierre qui contenaient chacune deux ou trois mesures. La mesure était de cinquante à soixante pintes. On voit qu'elles étaient de

différentes grandeurs, et elles servaient aux purifications des Juifs. Jésus dit : "Remplissez les urnes d'eau" et les ministres, selon qu'il leur avait été prescrit par Marie, remplissent les urnes ou grands vases de pierre jusqu'aux bords. "Puisse maintenant de cette eau, leur dit Jésus, et portez-la à celui qui préside au festin". Ils le firent ; et celui-là l'ayant goûtée déclara à l'époux que c'était un vin plus excellent que celui qui jusqu'alors avait été servi.

Tel est le sens littéral ; il nous montre sans doute combien est grand le crédit de l'auguste Vierge auprès de son Fils, surtout depuis sa Résurrection glorieuse ; mais si nous nous y arrêtons, nous ne trouvons dans les paroles de Marie rien qui puisse nous servir de règle, au moins directement. Passons donc au sens spirituel, soit allégorique, soit moral.

Les saints Pères, sans aucun préjudice du sens historique et littéral, ont toujours trouvé quelque chose de mystérieux dans le miracle des noces de Cana.

Ces noces représentent la nouvelle alliance que Jésus-Christ fait avec l'Eglise, dans laquelle les cérémonies insuffisantes de la loi sont changées en des sacrements qui ont la vertu de produire en nous la grâce, et surtout cet admirable sacrement de l'Eucharistie où le pain et le vin sont changés substantiellement dans le corps et le sang de l'Homme-Dieu, pour servir d'aliment et de breuvage divins aux fidèles.

Le Seigneur a voulu que nous fussions redevables de ces bienfaits aux prières de sa Mère, comme Il avait fait dépendre son Incarnation et notre Rédemption de sa coopération et de son consentement ; ne doutons point que Marie qui, à l'exemple de son Fils, était toujours occupée de la grande affaire du salut, ne pensât à toutes les choses dont les hommes avaient besoin pour l'obtenir, lorsqu'elle disait à son Fils ces courtes paroles : "Ils n'ont point de vin". Je ne dirai rien de plus du

sens allégorique, pour m'étendre davantage sur le sens moral qui fait le principal objet de notre instruction.

Dans ce sens, Jésus est l'époux et l'âme fidèle est son épouse. Mais que peut faire l'âme pour se rendre digne de cette divine alliance ? Elle a l'impuissance en partage ; tout ce qu'elle peut faire n'est pas digne de fixer sur elle les regards du divin Epoux. C'est ce que représente notre auguste Mère à son Fils, lorsqu'elle lui dit : "Ils n'ont pas de vin".

Elle lui demande toutes les grâces, toutes les faveurs, tous les dons qui nous sont nécessaires pour parvenir au salut et à ce que la perfection a de plus sublime. Elle lui demande que toutes nos actions, qui d'elles-mêmes sont si peu de chose, deviennent par son secours toutes saintes, toutes divines, et qu'étant nous-mêmes changés et transformés en lui, nous soyons parfaitement agréables à la divine Majesté.

Comme le Seigneur, pour nous faire cette grâce et nous élever à un état de perfection, exige notre coopération, sa très Sainte Mère, par les paroles qu'elle nous adresse, nous fait entendre jusqu'où cette coopération doit s'étendre : "Faites tout ce qu'il vous dira". Cette sentence renferme tout, n'excepte rien ; il faut une grande attention, une diligence continuelle pour exécuter tout ce que dit son divin Fils. Que dit-il avant que d'accorder l'effet des prières de sa Mère ?

"Remplissez les urnes d'eau". Ces urnes ce sont nos coeurs ; l'eau, c'est tout ce qui peut servir à nous purifier. Il faut que nous en remplissions nos coeurs, selon leur capacité plus ou moins grande, et que nous présentions ensuite cette eau, c'est-à-dire tout le peu de bien que nous faisons au maître du festin, c'est-à-dire à Dieu même, par la pure intention que nous avons de contribuer à sa gloire.

Voilà, en général, le devoir qui nous est prescrit,

c'est le sens moral des paroles de Marie. Voyons un peu plus en particulier ce qu'elles exigent de nous.

Second Point.— Les oeuvres qui servent à nous purifier, à nous rendre plus agréables à Dieu sont de trois sortes : celles qui regardent directement notre perfection, les oeuvres de miséricorde et de charité qu'on exerce envers le prochain, enfin toutes celles où l'on pratique davantage la patience, les oeuvres pénibles, tous les maux temporels, de quelque nature qu'ils soient.

Voyons en raccourci et d'un coup d'oeil ce que nous devons faire par rapport à chacune de ces oeuvres pour obéir à l'ordre que nous donne la Sainte Vierge, de nous conformer en tout aux volontés de son divin Fils. Quodcumque...

1^o— Notre perfection est la première chose à considérer. Ce que nous dit la Très Sainte Vierge et cette plénitude ordonnée par son divin Fils nous montrent que nous ne devons point mettre de bornes au désir que nous avons de la perfection. La moindre chose que nous excepterions serait contraire à ce que prescrit notre auguste Mère.

Il faut vouloir être tout à Dieu ; cela suppose un vide entier des créatures et de nous-mêmes ; il faut renoncer à tout ce qui n'est pas ^{de} Dieu. Renoncer à tout ce qui donne la mort à l'âme c'est peu de chose ; renoncer à tout péché véniel, à toute attache vénielle, c'est quelque chose ; mais ce n'est pas assez pour remplir les désirs de Marie et nous conformer en tout aux volontés de son Fils.

Il faut renoncer aux imperfections morales, aux inclinations basses et terrestres, à l'amour du plaisir, des biens, des honneurs, en un mot à mille choses qui, sans être péché, conduisent au péché.

"Faire tout ce que nous dit le Sauveur", c'est se

proposer d'acquérir toutes les vertus qui sont prescrites dans le saint Evangile ou dont Il a donné l'exemple; celles qui sont l'objet des béatitudes, les vertus morales, les vertus théologiques ; c'est garder les commandements, suivre les conseils, répondre à toutes les saintes inspirations, aux lumières, aux bons mouvements que nous donne l'Esprit de Jésus-Christ ; c'est obéir à tout ce qui est recommandé par l'Eglise de Jésus-Christ ; c'est ne négliger aucun des moyens qui sont en notre pouvoir pour avancer dans la perfection : prière habituelle, présence de Dieu, usage des sacrements, vigilance non interrompue, mortification continuelle, silence, recueillement, entendre la parole de Dieu.

La plénitude que demande le Seigneur pour faire en nous et de nous tout ce qu'Il veut faire, pour y opérer un changement merveilleux et tout divin : "Remplissez..." cette plénitude demande encore que tout cela se fasse avec toute la perfection dont nous sommes capables, par les motifs les plus parfaits, en faisant chaque chose avec toutes les circonstances qui peuvent en relever le prix ; elle demande que tout en nous tende à Dieu ; que les puissances de notre âme, l'entendement, la mémoire, la volonté, soient remplies de Dieu ; que nos forces, nos sens soient employés pour sa gloire ; que Dieu soit tout pour nous, que nous ne vivions que pour lui...

Après avoir fait tout cela, rapportons-en toute la gloire à Dieu, ne recherchons que son bon plaisir, n'en retenons rien pour nous-mêmes. C'est ainsi que nous ferons ce que le Seigneur nous ordonne. "Puisse maintenant et portez au maître du festin..."

Regardons-nous comme des serviteurs inutiles, comme un méprisable néant. Voilà ce que nous rappelle

la parole de Marie pour ce qui regarde le soin de notre perfection. Nos désirs doivent s'étendre à tout, mais dans la pratique chacun doit et ne peut agir que selon ce qu'il connaît de la volonté de Dieu et de ses desseins sur lui, surtout par le moyen de ceux qui lui tiennent sa place. Pour le corps entier de la Société des Filles du Coeur de Marie, elle apprend de ces mots qui lui sont donnés pour devise, qu'elle peut embrasser toutes les diverses sortes de perfections et les divers moyens d'y arriver que se partageaient entre eux les différents Ordres de vierges consacrées à Dieu. On y peut pratiquer, selon son attrait, la vie active, la vie contemplative, la vie pénitente ; vivre retirée ou s'adonner aux oeuvres de miséricorde. Celle dont elles professent d'être les filles soumises et obéissantes leur obtiendra tous les secours dont elles auront besoin pour le faire avec perfection.

2^o- Les oeuvres de miséricorde et de charité envers le prochain ; elles attirent sur nous la miséricorde du Seigneur : "Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde" (Math. 5, 7). Le Seigneur dit aux pharisiens, après leur avoir reproché leurs crimes : "Il vous reste un moyen de les réparer : faites l'aumône et tout sera purifié" (Luc, 11, 41). Daniel donne le même conseil à Nabuchodonosor et Tobie à son fils. Le Seigneur attache le pardon qu'Il nous accorde à celui que nous accordons nous-mêmes au prochain. Lors donc que Marie nous dit ces paroles : "Faites tout..." Lorsque le Seigneur nous ordonne ensuite de remplir les urnes d'eau : "Remplissez..." nous devons entendre que nous ne devons point mettre, autant qu'il est en nous, de bornes à nos oeuvres de miséricorde envers le prochain.

Il y a diverses oeuvres de miséricorde ; il y en a qui regardent le corps : donner à manger à ceux qui

ont faim, à boire à ceux qui ont soif, revêtir ceux qui sont nus, soulager les malades, visiter les prisonniers, loger les nécessiteux, etc...

D'autres regardent l'âme et le salut : ramener les pécheurs, soutenir les faibles, animer les justes, instruire les ignorants, prévenir les scandales ou les empêcher, etc... Il ne faut négliger aucune de ces oeuvres lorsqu'il est en notre pouvoir de les faire ; elles sont toutes bien utiles, bien agréables à Dieu. Notre-Seigneur ne parle que des premières dans la sentence qu'Il doit prononcer au dernier jour et Il nous dit que c'est Lui-même qu'on soulage dans la personne du moindre de ses frères ; mais les dernières, celles qui ont un rapport plus direct au salut, sont les plus excellentes. Ce sont celles dont Il nous donne le plus souvent l'exemple, et c'est à elles qu'il faut rapporter les autres.

Que les Filles du Sacré Coeur de Marie saisissent avec soin toutes les occasions qu'elles peuvent avoir de procurer le salut du prochain ; l'instruction des jeunes personnes de leur sexe mérite surtout leur attention, comme le moyen le plus efficace ; qu'elles ne se rebutent pas du travail ; elles croiront pendant longtemps travailler en vain, il leur semblera qu'elles se donnent beaucoup de soin pour tirer de l'eau et pour remplir des vaisseaux de pierre ; mais qu'elles prennent courage ; lorsqu'elles auront fait tout ce qui est en elles, Jésus-Christ viendra à leur secours et changera cette eau en vin.

Qu'elles soulagent aussi, le plus qu'elles pourront, les misères corporelles du prochain.

La Société, autant qu'il lui sera possible, étendra ses soins à tout ; rien de ce qui peut être vraiment utile, soit à l'âme, soit au corps, ne sera

étranger pour elle. Mais en s'appliquant aux oeuvres de miséricorde, de quelque nature qu'elles soient, il faut le faire d'une manière parfaite, voir Jésus-Christ en tous ceux dont on s'efforce de soulager les misères et les besoins, se croire trop heureux de le faire, s'y porter avec une sainte joie, ne jamais se plaindre de ses peines ni de la continuité du travail, compter pour rien tout ce qu'on a pu faire.

Qu'est-ce, en effet, en comparaison de ce que le Sauveur du monde a fait pour nous ? Et c'est pour Lui que nous servons le prochain ; ce sera le moyen d'éviter la vanité qui s'attache à ces sortes d'oeuvres extérieures et de remplir le précepte du Seigneur. "Puisse maintenant et portez au maître du festin". Si quelquefois l'occasion manque d'exercer les oeuvres de miséricorde, il faut y suppléer par nos désirs et une tendre compassion pour les misères du prochain ; lors même que les occasions sont en grand nombre, il faut en désirer encore davantage et que nos coeurs se dilatent pour embrasser tous les nécessiteux.

3^o- Les oeuvres pénibles et les souffrances. C'est par la croix que nous avons été rachetés ; c'est en la portant que nous coopérons à notre salut ; aussi rien ne nous est plus souvent recommandé dans le saint Evangile. "Qu'il porte sa croix. Celui qui ne porte pas sa croix n'est pas digne de moi". Ainsi porter sa croix, et toutes sortes de croix sans distinction, c'est encore ce qui nous est recommandé par notre auguste Mère ; et son divin Fils veut que nos âmes, que nos coeurs soient remplis de l'amour de la croix, tout occupés du soin de bien la porter avec perfection.

Cela demande :

1^o- une mortification continuelle qui consiste, non dans des austérités et des macérations dont l'usage, quoique bon quand il est accompagné de discrétion, ne

peut jamais être continuel ; mais dans le soin constant de veiller sur soi, de réprimer ses désirs et ses inclinations basses, de régler ses mouvements, de contenir ses sens dans les bornes du devoir, de donner à chaque action toute la perfection qu'on peut lui donner, de ne rien laisser entrer d'inutile dans son cœur, etc...

2^o- Qu'on reçoive avec une entière résignation tous les accidents de la vie, l'intempérie des saisons, l'indigence, les maladies, les langueurs, les infirmités, avec tout l'ennui, le dégoût qui les accompagnent, et toute l'incommodité qu'il faut prendre pour y apporter quelque soulagement.

3^o- Qu'on endure avec patience tout ce que les hommes peuvent nous faire souffrir par leur humeur, leurs défauts, leurs injustices, l'oppression, la calomnie, les mauvais traitements, les injures, les prisons, la perte des biens, etc...

4^o- Qu'on supporte avec soumission toutes les épreuves auxquelles il plaît au Seigneur de nous mettre, le mal qu'il permet aux démons de nous faire souffrir, les tentations, les mauvaises pensées, les vexations, les obsessions, les aridités, les ténèbres, la soustraction de toute grâce sensible, la vue des misères spirituelles et de notre peu de progrès dans la vertu, etc...

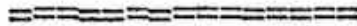
Par rapport à tout cela, il faut suivre le conseil que nous donne le Sage : "Recevez tout ce qui est appliqué à votre mal. Supportez-le, quelque douloureux qu'il soit, et prenez patience dans votre humiliation". Ne refusons jamais la croix quand elle nous est présentée ; recevons-la avec amour et reconnaissance, comme un bienfait signalé ; entrons, par rapport à elle, dans les sentiments de Jésus et de Marie. Pour nous y animer, faisons quelquefois un faisceau de toutes les croix qui se présentent à notre esprit et, pleins de confiance dans le secours de la grâce, protestons à

Notre-Seigneur qu'il n'y a aucune de ces croix que nous ne soyons prêts à recevoir de sa main ; la moindre exception lui déplairait et nous serait très nuisible.

Soyons persuadés que le Seigneur ne nous enverra jamais de croix sans nous donner en même temps des grâces plus abondantes pour les bien porter. Que sont toutes nos croix auprès de celles de Jésus et de Marie, auprès des récompenses qui nous sont promises, auprès des peines éternelles que nous avons méritées, auprès de la grandeur et de la malice de nos péchés, auprès des biens que procure la croix, auprès de l'amour de Dieu pour nous ?

Armons-nous souvent de ces pensées : "Jésus-Christ ayant souffert dans sa chair, armez-vous aussi de la même pensée : car quiconque est mort à la concupiscence charnelle a cessé de pécher." (I Pet. IV, 1). La croix bien supportée nous rend comme impeccables. C'est alors que l'eau est changée en vin, que l'âme est toute divinisée, toute transformée en Jésus-Christ. Réunissons toutes ces choses, nous y verrons à quelle perfection est appelée une Fille du Sacré Cœur de Marie et ce qu'elle peut devenir avec le secours d'une telle Mère.

C'est la grâce.....



TROISIEME DISCOURS

"Non rogo ut tollas eos de mundo, sed ut servas eos a malo. De mundo non sunt, sicut ego non sum de mundo". (Jn. XVII, 15-16).

Je ne vous demande pas que vous les sépariez du monde, mais que vous les préserviez du mal. Ils ne sont pas du monde, comme moi-même je ne suis pas du monde.

Vous avez de grands devoirs à remplir, Filles du Sacré Coeur de Marie. Il faut que vos coeurs retracent l'image de son Coeur et que vous vous efforciez de le dédommager des hommages que l'enfer ne réussit que trop à lui enlever... Filles dociles et fidèles disciples de cette auguste Vierge, vous voulez, pour vous conformer à ses désirs, remplir tout ce que prescrit son divin Fils, tendre à ce qu'il y a de plus parfait, pratiquer toutes sortes de bonnes oeuvres envers le prochain et porter sans relâche la croix dont Jésus-Christ vous a chargées.

Mais comment le faire, dans un état qui ne vous sépare point du monde et qui par là même vous paraît peu propre à la plus haute perfection ? Je vous réponds que la prière de Notre-Seigneur que vous venez d'entendre, et dans laquelle vous pouvez vous reconnaître, a de quoi dissiper vos craintes.

Elle vous montre

1^o que votre état au milieu du monde n'a rien qui doive vous alarmer ;

2^o quelles sont les dispositions qu'il faut s'efforcer d'y avoir afin d'en atteindre la perfection.

C'est ce que je me propose de développer dans ce discours.

Premier point - Je dis d'abord que votre état n'a rien d'alarmant pour vous, et pour le dire je suis fondé sur les paroles mêmes de Notre-Seigneur. Elles m'apprennent, en effet, qu'il est un état qui, sans nous séparer du monde, est saint et n'a rien de trop dangereux pour nous. Il est évident, en effet, que Notre-Seigneur demande à son Père un pareil état pour ses Apôtres, un état qui ne les sépare pas du monde ; et cependant ils étaient destinés à ce qu'il y a de plus saint dans la sainteté. Je sais que la fuite du monde, une vie de retraite, de silence et de contemplation est en soi plus propre pour y conduire ; je sais que ceux que Dieu appelle à cette vie retirée n'y parviendront pas par une autre voie ; mais on doit convenir avec moi que la voie la plus sainte, la plus sanctifiante pour nous, est celle qui est la plus conforme aux desseins de Dieu sur nous : c'est celle où il nous appelle, parce que c'est dans cette voie qu'il nous a préparé les grâces et les secours qui nous sont nécessaires. Je ne parle pas seulement du salut ; il est certain qu'on peut se sauver dans un état où l'on est appelé de Dieu, et que même le salut y sera plus assuré que dans tout autre état ; mais je parle de la perfection, et de la plus haute perfection.

Les paroles de Jésus-Christ prouvent qu'il est un état où, sans être séparé du monde, on peut atteindre au comble de la perfection, et qu'on n'y atteindrait point hors de cet état. Les Apôtres n'auraient point rempli la sublimité de leur vocation si, effrayés des dangers du monde, ils s'étaient retirés dans la solitude pour y vaquer à la contemplation. Il fallait, pour cela, qu'ils fussent comme des brebis au milieu des loups, qu'ils prêchassent sur les toits ce qui leur avait été dit en secret, qu'il comparussent devant les tribunaux. La conversion du monde, la gloire de Dieu le demandaient, et sans cela les desseins de sainteté que Dieu avait sur eux n'eussent pas été romplis.

Cet état n'était pas seulement pour les premiers Apôtres de Jésus-Christ. Dans les premiers siècles de l'Eglise, dans les temps de persécutions, il n'y avait point encore d'asiles sacrés où ceux qui voulaient vivre dans un état de perfection pussent se retirer du monde. St Paul, ermite, le premier des anachorètes, vivait vers la fin du troisième siècle ; et cependant il n'est pas douteux que Dieu n'appelât alors un grand nombre d'âmes à la pratique constante des conseils évangéliques, qui était dans ce temps-là singulièrement nécessaire. C'était au milieu du monde qu'ils vivaient d'une manière si parfaite, et il y en avait dans toutes les conditions qui ne sont pas incompatibles avec les conseils de l'Evangile. On peut citer entre autres une foule d'illustres vierges et martyres, qui joignaient à la profession de la chasteté perpétuelle celle d'une pauvreté semblable à celle de Jésus-Christ et de ses Apôtres.

Depuis même que la vie cénobitique a été plus usitée dans l'Eglise, il y a toujours eu dans le siècle des âmes éminentes en sainteté, que Notre-Seigneur y a retenues pour édifier le reste des fidèles par la bonne odeur de leurs vertus ; sans parler des saints Pontifes qui ont été en très grand nombre, il y en a toujours eu de tous les rangs et de toutes les conditions qui se sont sanctifiées au milieu des flots tumultueux du monde par la pratique constante des conseils évangéliques et qui, sans être distinguées extérieurement par leur habillement, y ont mené une vie tout à fait religieuse. N'en doutons point, ces âmes étaient du nombre de celles pour qui Notre-Seigneur a fait cette prière : "Je ne vous demande point que vous les retiriez du monde".

Tout nous porte à croire que le nombre de ces âmes sera plus grand encore dans les siècles qui nous approchent de la fin du monde, parce que ces siècles,

comme nous pouvons aisément le conjecturer, seront semblables aux premiers siècles de l'Eglise ; que la malice et la corruption du monde étant portées à leur comble y persécuteront les fidèles à toute outrance ; que ceux-ci auront plus besoin que jamais d'une grande perfection, et que tous ces saints asiles où ils auraient pu se retirer auront été détruits.

C'est le cas où vous voyez déjà que ce désir que vous avez de suivre Notre-Seigneur et sa Sainte Mère le plus près qu'il vous est possible, par la voie de la perfection évangélique, vient certainement de Dieu. C'est en cela que consiste la vocation à la vie religieuse. Vous ne pouvez plus suivre cette vocation en vous éloignant du monde et en vous retirant dans le cloître ; c'est donc une nécessité pour vous de suivre cette vocation dans le monde. Dieu vous a marqué par là qu'il ne demandait pas de vous que, pour le servir, vous vous séparassiez du monde et que, même en y restant, vous pourriez avec le secours de la grâce parvenir à la perfection de la vie religieuse.

Il vous a préparé pour cela les secours les plus abondants, parce que c'est à cette vie qu'il vous appelle et qu'il veut montrer au monde la force de sa grâce et confondre ceux qui, quoique séparés du monde, ont vécu d'une manière trop conforme à l'esprit du monde.

J'ajoute : Quand bien même les cloîtres seraient rétablis, il y aurait toujours un grand nombre de ceux que Dieu appelle à la perfection évangélique, que l'esprit de Dieu ne pousserait pas à l'embrasser dans le cloître, dont il paraît que l'existence serait peu solide et peu durable.

Vous êtes effrayées à la vue des dangers du monde. Cette frayeur est bonne jusqu'à un certain point ; elle vous rendra plus vigilantes ; mais qu'elle n'aille pas jusqu'à vous faire croire que ces dangers sont insur-

montables et incompatibles avec la perfection de la sainteté. La vocation de Dieu doit vous rassurer là-dessus; méditez la prière que Notre-Seigneur a faite pour vous, comme pour les Apôtres et un grand nombre d'autres, en demandant à son Père "non qu'il les retirât du monde, mais qu'il les préservât du mal" qui est dans le monde.

Et quel est ce mal ? Ce ne sont pas les maux du temps, qui sont un des moyens les plus puissants dont Dieu se sert pour nous purifier et nous sanctifier. Il nous préserve, il est vrai, de ceux que les méchants attirent sur eux par leur propre malice, comme aussi des remèdes cuisants, des regrets inutiles, des inquiétudes, des troubles, etc; mais c'est surtout la contagion du siècle, c'est la chute dans le péché, c'est l'enfer qui en est la suite; c'est l'empire des passions; c'est l'esclavage des puissances des ténèbres; c'est, de plus, tout ce qui nous porterait au péché; ce sont nos inclinations vicieuses, l'attachement à la terre, le penchant au plaisir, notre propre faiblesse, notre inconstance, etc...

Le Seigneur nous préservera de tous ces maux par des grâces intérieures plus abondantes, grâces de lumière, de force, de protection, inspirations fréquentes, bons mouvements, dons du Saint-Esprit, faveurs spéciales, union plus intime, etc. ;

plus de moyens extérieurs; vous les trouverez en grand nombre dans cette Société religieuse que vous formerez ensemble, moyens que nous empruntons de la vie cénobitique et qui nous en procurent en partie les avantages, moyens qui étaient presque entièrement inconnus dans les premiers siècles de l'Eglise.

Vous y trouverez l'édification mutuelle; une plus grande force, qui vient de la réunion de volontés qui tendent toutes au bien; des règles communes, la vigilance des Supérieurs, leurs bons avis, plus de

secours spirituels, des instructions plus fréquentes, une plus tendre charité les unes envers les autres dans tous les besoins de l'âme et même du corps.

Filles du Sacré Coeur de Marie, vous pourrez compter surtout sur la protection très spéciale de Celle à qui vous vous êtes tout à fait dévouées ; elle étendra sur vous son manteau royal, elle vous renfermera dans son Coeur maternel. Là, ni l'esprit du monde, ni l'esprit du démon ne pourront vous nuire. Que ces considérations dissipent vos craintes et raniment votre courage, convaincues que votre état est conforme aux volontés du Seigneur, que vous pouvez y arriver à une haute perfection et que sa bonté en écartera loin de vous les dangers par l'abondance de ses grâces. Bénissez-le de vous avoir appelées à cet état et ne pensez plus qu'à entrer de plus en plus dans les dispositions qu'il exige de vous. C'est ce que nous allons examiner.

Second point. Ces dispositions sont :

- 1^o de n'être point du monde,
- 2^o de ressembler à Jésus-Christ.

Elles sont exprimées dans ces paroles : ils ne sont point du monde comme moi-même je ne suis pas du monde.

1^o- N'être point du monde quoiqu'on soit de corps dans le monde, c'est :

1) n'être point de goût et par son choix, dans le monde, mais uniquement pour se conformer à la volonté de Dieu. On hait le monde comme le meurtrier de Jésus-Christ ; on a des affections toutes contraires à celles du monde ; on méprise, on foule aux pieds ses richesses ; on fuit avec horreur ses plaisirs, ses joies, ses divertissements ; on rejette sa pompe et ses grandeurs. On aime, au contraire, la pauvreté,

les humiliations et les souffrances ; on est dans la joie quand on est humilié, maltraité, persécuté ; on croit avoir trouvé un grand trésor, la perle précieuse de l'Évangile.

2) Être morte au monde ; c'est ce qui se fait par les vœux substantiels de la religion. Ils nous constituent dans l'état de mort par rapport au monde. Il ne suffit pas à ^{la} Fille du Sacré Cœur de Marie de renoncer pour un temps aux choses du monde ; elle veut un renoncement total, un divorce éternel avec le monde ; elle veut mourir à tous les biens de la terre, par le vœu de pauvreté ; à son corps par le vœu de chasteté ; à sa propre volonté, par celui d'obéissance ; afin que, n'ayant plus aucun bien terrestre, elle puisse librement prendre son vol vers le Ciel, de sorte qu'on puisse lui appliquer ces paroles : "Vous êtes morts et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Vous n'êtes plus dans la chair, mais dans l'esprit."

3) Faire une guerre continuelle au monde. Les partisans du monde se rangent sous l'étendard de Satan ; elle se range sous l'étendard de Jésus-Christ. L'esprit de Jésus-Christ ne peut se concilier avec Satan. Elle ne peut, de même, avoir de paix avec le monde ; elle emploie tous les moyens qui sont en son pouvoir pour détruire l'empire du démon, pour lui arracher les âmes qu'il tient sous son esclavage et pour établir le règne de Jésus-Christ dans tous les cœurs : prières, entretiens, exemples...

2^o- Être comme Jésus-Christ dans le monde. Quelle sublimité cela ne donne-t-il pas à la vie d'une Fille du Sacré Cœur de Marie !

1) Ses pensées et ses sentiments. Quels étaient ceux de Jésus-Christ ? Qu'ils étaient sublimes, divins !

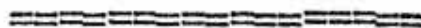
Que pensait-il de la terre ? Comment regardait-il les hommes ? Qu'était-ce que le temps à ses yeux ? Il voyait tout, Il jugeait de tout comme Dieu ! Quelle prière continuelle ! Quelle union ! Voilà ce que selon sa faiblesse se propose une Fille de Marie. Conformité parfaite de son esprit avec celui de Jésus-Christ.

2) Ses actions. Comme Jésus-Christ, elle ne veut s'employer qu'aux affaires de son Père céleste, faire en tout ce qui lui plaît davantage ; souvent, à l'extérieur, ses actions sont les mêmes que celles des autres hommes ; mais les motifs sont différents. Dans ses actions les plus animales, c'est la gloire de Dieu qui la fait agir ; son cœur se porte toujours vers celles qui glorifient Dieu davantage, même à ses dépens.

3) Les souffrances. Elle les reçoit avec paix, elle les embrasse avec un saint transport, de quelque nature qu'elles soient. Souffrir pour Jésus-Christ et avec Jésus-Christ lui paraît le sort le plus glorieux. Souffrir est ce qui lui fait supporter plus patiemment son séjour au milieu du monde ; elle n'a point de plus douce satisfaction que de voir qu'elle est un objet d'horreur pour le monde, et que le monde est un objet d'horreur pour elle. "Le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde." (Gal. 6, 14).

Elle contemple Jésus en croix, et son désir le plus ardent est de mourir avec Lui, pour Lui et comme Lui sur la croix. Efforçons-nous d'entrer dans ces sentiments. "Ayez en vous les sentiments de Jésus-Christ." (Phil. 2, 5). C'est ainsi que nous répondrons à la sublimité de notre vocation.

Ainsi-soit-il.



CONFERENCES SUR LES VOEUX

PREMIERE CONFERENCE

Sur le Voeu de Pauvreté

"Beati pauperes spiritu." (Math. 5, 3)
Bienheureux les pauvres d'esprit.

Les pauvres d'esprit, qui sont ici déclarés heureux, sont ceux qui embrassent la pauvreté de Jésus-Christ par leur choix libre et le mouvement de la grâce; ceux surtout qui le font d'une manière stable et permanente, par le voeu de pauvreté religieuse, ou par une disposition de coeur si parfaite qu'elle contient éminemment le voeu. Je voudrais auparavant avoir parlé des vocux en général, en avoir montré la nature et l'excellence, et avoir fait voir qu'il n'y a point de sacrifice plus agréable à Dieu, plus excellent en lui-même et plus méritoire pour celui qui le fait. La circonstance ne le permet pas; et d'ailleurs on pourra le conclure de ce que je dirai de chacun des voeux en particulier.

Je vais donc d'abord considérer avec vous le voeu de pauvreté, de manière qu'on puisse bien comprendre en quoi consiste ce voeu et de quelle manière il faut le garder.

Nous examinerons :

- 1^o Quelle est la nature du voeu de pauvreté;
- 2^o Quelle en est la pratique, et les moyens de la rendre plus facile.

Dans l'une et l'autre considération, nous nous arrêterons principalement à ce qu'il y a de propre et de particulier à la pauvreté dont on fait profession dans la petite Société des Filles du Coeur de Marie.

Premier Point. Le voeu de pauvreté religieuse est celui par lequel on renonce, pour l'amour de Jésus-Christ, à tous les biens de la terre, pour ne plus en user comme propres et d'une manière libre et indépendante. Le renoncement doit être effectif ; il ne suffit pas, pour la pauvreté religieuse, qu'on se détache de coeur et d'affection des biens de la terre, chose nécessaire à tous les chrétiens, selon cette parole de notre divin Maître : "Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple." Il faut qu'on se dépouille véritablement de ce que l'on a et qu'on ne prétende plus à rien de ce qu'on pourrait avoir légitimement, à quelque titre que ce soit, de sorte qu'on puisse dire avec Pierre : "Nous avons quitté toutes choses, et la possession, et le désir, et l'espoir de posséder ; il faut qu'on y renonce à tout."

Le renoncement d'affection, commandé à tous les chrétiens, demande que l'on soit prêt à tout quitter, quand on ne pourrait le retenir sans péché ; le renoncement religieux fait qu'on ne peut rien retenir, comme propre, sans péché ; il faut que le renoncement, pour être parfait et pour établir entièrement dans l'état religieux, soit perpétuel, ou du moins qu'on soit dans l'intention de le rendre un jour perpétuel.

Il faut qu'on le fasse pour l'amour de Jésus-Christ, pour le mieux servir, pour le suivre de plus près. C'est ce qu'exprime St Pierre : "Et nous vous avons suivi". Si on se proposait d'autres motifs, ce ne serait plus la pauvreté religieuse.

Enfin, dans les choses dont il est nécessaire

de faire usage, il ne faut pas s'en servir comme de choses propres, parce qu'on ne doit plus se regarder comme maître de quoi que ce soit, ni d'une manière libre et indépendante ; et c'est en cela surtout que consiste l'essence du voeu de pauvreté. Il lie nécessairement la volonté dans l'usage qu'elle fait des biens temporels, même en choses qui de leur nature sont bonnes et licites ; même dans ces choses, on dépend de la volonté des Supérieurs qui nous tiennent la place de Jésus-Christ, et c'est encore une différence essentielle qui se trouve entre l'obligation du voeu et le renouvellement de coeur qui est nécessaire au chrétien.

Telle est la notion du voeu de pauvreté religieuse. Convient-elle au voeu de pauvreté fait dans la Société ? Le renoncement, tel qu'on vient de le dire, peut-il se concilier avec le domaine qu'on y garde extérieurement de ses biens et l'usage du droit de citoyen ?

N'en doutons pas : le renoncement a toutes les qualités ci-dessus désignées.

Il est effectif : on se dépouille véritablement devant Dieu de tout ce qu'on a ; on ne s'en regarde plus comme le maître.

Il est entier : il s'étend à tout ce qu'on peut posséder à quelque titre que ce soit.

Il est perpétuel : c'est pour toujours qu'on y renonce, et lorsque même le voeu est limité à un certain temps, on a du moins l'intention de le rendre un jour perpétuel.

L'amour de Jésus-Christ est ce qui porte à ce renoncement.

Enfin, en vertu du voeu, on est lié dans l'usage des choses dont on est obligé de se servir, dans le for intérieur : on ne peut en user comme propres, ni

ni d'une manière indépendante, mais comme des choses appartenant à Jésus-Christ et selon la volonté, qui nous est marquée par les conseils de l'Évangile, par nos règles, par la volonté de l'obéissance.

Mais ce domaine qu'on garde ne serait-il point contraire à la pauvreté religieuse ? Non :

1^o- parce qu'il n'est qu'apparent et extérieur; on n'en est pas moins dépouillé devant Dieu ;

2^o- parce qu'il est lié et qu'il ne confère pas l'usage libre des choses, soit qu'il soit plus étendu, soit qu'il le soit moins ; on ne peut user que des choses nécessaires, suivant son état et selon la volonté connue, ou du moins présumée, du souverain Maître à qui nos biens sont spécialement consacrés ;

3^o- parce que ce domaine n'est pas en nous l'effet de notre choix, mais une nécessité fondée sur la nature de la Société, qui demande à subsister au milieu du monde sans en troubler l'ordre et, s'il se peut, sans en être aperçue, et qui, n'ayant rien en propre, veut par là pourvoir à la subsistance de ses membres ;

4^o- parce que ce domaine a moins pour but l'utilité de celui qui le garde que celle de l'Église, de ses prêtres, de son culte, des pauvres, etc. Je dis la même chose des droits de citoyen.

Pour éclaircir ceci, je remarque qu'il y a diverses sortes de pauvreté auxquelles on peut s'engager par vœu.

La pauvreté dans laquelle on pratique à la lettre le conseil de Notre-Seigneur : Allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres ; venez et suivez-moi. Telle a été la pauvreté des Apôtres et d'un grand nombre d'hommes apostoliques.

La pauvreté cénobitique est celle qu'on pratique dans les cloîtres. On laissait à sa famille tout son bien et on renonçait d'ordinaire à toute espèce de droit civil. Cette pauvreté variait, quant à l'obligation, selon les différents Ordres. Il y en avait où, au moins pendant un temps, on conservait le domaine de ses biens et ses droits civils ; mais dans tous l'Ordre subvenait aux besoins de ses membres.

La pauvreté qu'on se propose dans la Société tient de la pauvreté apostolique et de la pauvreté cénobitique ; de la première, en ce que, si l'on vient à manquer, l'on n'a à compter que sur les soins de la Providence ; de la seconde, en ce que dans l'usage des choses nécessaires, on est soumis à la direction de l'obéissance. Elle exige essentiellement :

1) qu'on regarde ce qu'on a entre les mains comme un bien consacré à Jésus-Christ par le voeu de pauvreté qu'on a fait ;

2) que nous n'attribuions de ce bien, à notre usage, que ce qui nous est nécessaire selon notre état ;

3) que si nous réclamons quelquefois nos droits, que ce soit toujours dans la vue de Jésus-Christ dont nous sommes les économes et avec la plus grande modération ;

4) que nous n'agissions en rien, que nous ne recevions rien avec l'intention de devenir plus riche ou de vivre avec plus d'aisance ;

5) que tout ce que nous avons, soit de revenu, soit par le travail ou le négoce, au-delà du nécessaire, soit employé aux oeuvres de miséricorde ou de piété.

Tous ces points sont essentiels et on y est obligé en vertu de son voeu ; y contrevenir est une faute,

plus ou moins griève, selon la matière et les circonstances.

L'excellence de la pauvreté est grande ; ses avantages sont inestimables. Jésus-Christ l'a divinisée par son choix. La pauvreté est la richesse de son empire ; les pauvres sont les grands de son royaume. Il a fait choix d'une mère pauvre ; Il a choisi ses Apôtres parmi les pauvres ; Il est né, Il a vécu, Il est mort dans le sein de la pauvreté ; Il a comblé les pauvres de bénédictions, et chargé les riches de sa malédiction. Il est, par excellence, le Roi des pauvres, des humbles, comme Léviathan est le roi des riches et des orgueilleux.

La pauvreté volontaire nous rend semblables à Jésus-Christ. Elle nous fait entrer dans le chemin de la perfection ; elle nous fait éviter les dangers inévitables à tous ceux qui veulent être riches ; elle fait à Dieu un sacrifice plus agréable ; elle décharge l'homme d'un pesant fardeau, bien nuisible à son salut ; elle le fait marcher avec joie dans les sentiers les plus rabetoux ; elle attire sur lui la multitude des faveurs célestes ; elle l'élève au-dessus de tout ce qui est terrestre et le lui fait regarder avec un saint mépris ; elle ôte à Satan une de ses plus puissantes armes ; elle est un échange de la terre contre le Ciel.

Il est aisé d'appliquer tout ceci à la pauvreté dont nous faisons profession. Elle imprime à l'âme une grande ressemblance avec Jésus-Christ, qui ayant le domaine inaliénable de toutes choses s'est fait pauvre pour l'amour de nous.

De combien de dangors, de sollicitudes, de soins, n'est-on pas délivré quand on se regarde comme n'ayant rien ; quand on a rejeté loin de soi tout désir d'avoir

et d'être riche ; quand on ne craint rien tant que de vivre dans l'aisance ; quand on ne voit dans ce qu'on a que les biens de Jésus-Christ. Avec quelle joie on se verrait dépouillé, en effet, de tout et réduit à l'indigence ! Qu'on est fort contre Satan, qu'on est supérieur à tous les appas du monde ! Que d'oeuvres sublimes ^{de vertus} ne pratique-t-on pas ! Que le cœur est propre à devenir la demeure et le trône de Dieu ! J'ajoute encore que notre pauvreté deviendra la richesse des pauvres, une ressource de l'Eglise de Dieu, l'ornement des temples, le soulagement des misérables.

Ce n'est pas non plus un médiocre avantage de cette pauvreté, qu'on puisse la garder dans toutes sortes d'états et qu'elle puisse ainsi sanctifier les divers ordres de la société civile.

Embrassons donc avec transport une pauvreté si riche et si belle ; appliquons-nous constamment à la pratiquer. Que faut-il faire pour cela ?

Second Point.-La pratique intérieure du vœu de pauvreté est la même dans toutes les Sociétés religieuses ; elle consiste dans la préférence que l'on donne, dans son estime, à la pauvreté et dans l'amour sincère qu'on a pour elle. En conséquence, on se glorifie de la qualité de pauvres ; on en porte volontiers les livrées ; on aime à en ressentir quelquefois les rigueurs et à manquer de bien des choses que les gens riches regardent comme indispensables. On se plaît à converser avec les pauvres ; on révère en eux les membres de Jésus-Christ ; on désirerait leur ressembler ; ce n'est que par soumission à la divine Providence qu'on reste dans un état moins conforme à la pauvreté de Jésus-Christ, et ce défaut de conformité parfaite avec Lui est pour nous un sujet d'humiliation.

La pratique extérieure du vœu de pauvreté est

en général pour tous de vivre pauvrement : mais la manière de le faire n'est pas la même pour tous. Celui qui pratique la pauvreté apostolique attend, chaque jour, de la Providence, ce qu'elle lui enverra, sans inquiétude et sans avoir rien d'assuré.

Le cénobite n'a nullement à s'inquiéter, parce que la Communauté lui assure ce dont il a besoin, souvent même d'une manière assez abondante. Cependant il vit pauvrement, parce qu'il ne prétend aucun droit à ce qu'on lui donne, qu'il le reçoit comme par aumône, qu'il n'en use que selon le bon plaisir du Souverain Maître, et que si la Communauté n'était plus en état de lui rien fournir, il ne s'en plaindrait pas et n'en aurait pas moins de confiance dans les soins de la divine Providence.

Telles doivent être aussi nos dispositions dans notre Société ; en vertu de la pauvreté dont nous faisons profession, nous devons recevoir, chaque jour, de la main de la divine Providence, ce qui sert à nos nécessités, sans y prétendre aucun droit ; c'est à peu près la même chose, que cela nous soit fourni par une maison, sans nul travail de notre part, ou que nous le prenions sur nos revenus, ou que ce soit le fruit de notre travail. Il arrivera même bien souvent par là que nous soyons obligés de nous contenter d'un très modique nécessaire, ou même d'en manquer davantage, que lorsque la Religion était florissante et que les maisons religieuses subsistaient. Dans ces maisons, le vêtement, la nourriture, le logement, tout était réglé ; tout cela doit être aussi réglé parmi nous. Mais il ne peut pas l'être d'une manière uniforme. Notre règle doit être cette parole de l'Apôtre : I Tim. 6 : "Ayant de quoi nous nourrir et nous vêtir, nous devons être contents". Rien pour le faste, la mollesse, la délicatesse, la sensualité ; tout pour

le besoin, la charité, le devoir. Point de neubles trop précieux, ni recherchés, ni vains, ni superflus, ni en trop grand nombre. Une nourriture sobre et frugale, qui satisfasse le besoin, sans flatter la sensualité. Le nécessaire n'est pas le même pour tous ; la santé, l'habitude, l'éducation peuvent avoir augmenté les besoins ; il faut les restreindre avec discrétion, mais il est de la sagesse et de la prudence d'y avoir égard.

La charité, dans bien des rencontres, excuse des dépenses faites pour autrui et qu'on ne se permettrait pas pour soi-même. Le devoir est ce qu'impose à chacun son état. Pour ce qui regarde le nécessaire de la vie, le devoir se réduit, pour la plupart, à bien peu de chose. Pour ne point se tromper sur le discernement qu'on doit en faire, voici les règles qu'on doit suivre :

1^o Ne se permettre que ce que croient devoir se permettre les personnes les plus modestes du même état.

2^o Faire ce que l'on conseillera à un autre de faire pour sa perfection.

3^o Avoir toujours en vue la pauvreté dont on fait profession.

4^o Ne rien faire qui puisse justement choquer les personnes craignant Dieu, avec qui on vit.

Voici quelque chose de plus particulier, pour les différents états, par rapport à la pauvreté. On peut, en général, les diviser en deux classes : l'une, de celles qui vivent de leur revenu ; l'autre, de celles qui gagnent leur vie par le travail...le commerce... Cette seconde classe est plus favorable à la pratique de la pauvreté ; on y a, d'ordinaire, moins de besoins, moins de devoirs ; on a coutume de s'y contenter de moins de choses et on y est plus exposé à ressentir

les rigueurs de la pauvreté. Il faut se souvenir :

1^o d'y vivre en paix, dans une grande dépendance de la Providence.

2^o De ne point travailler en vue du gain, mais pour se conformer à la volonté de Dieu, qui nous a donné ce moyen pour pourvoir à nos besoins.

3^o De recevoir le salaire, quoique dû, comme une aumône que nous fait chaque jour le souverain Maître.

4^o De ne point amasser.

5^o De se tenir toujours dans la même médiocrité, soit qu'on gagne plus, soit qu'on gagne moins.

6^o De ne point chercher de soi-même à s'élever au dessus de son état.

Pour celles qui vivent de leurs revenus, elles doivent :

1^o Ne pas se croire permis de proportionner leurs dépenses à leurs revenus, mais à leurs besoins ; mais vivre toujours au-dessous de leurs revenus, à moins qu'ils ne soient si modiques qu'ils puissent suffire à peine au pur nécessaire.

2^o Ne rien mettre en réserve, sinon selon un véritable besoin.

3^o Ne rien placer que ce qui leur tiendrait lieu de fonds.

4^o Si les rentes ou leurs biens augmentent, ne point augmenter leurs dépenses pour elles-mêmes, à moins que de nouveaux devoirs ne les y obligent.

5^o Tendre plutôt à retrancher, dans leurs dépenses personnelles, qu'à les augmenter, afin d'en con-

sacrer davantage aux bonnes oeuvres, parce que telle est la volonté du Seigneur, à qui tout ce qu'elles ont appartient.

Tous en général doivent s'interdire toute dépense au jeu, à moins qu'il n'y ait quelque sorte de nécessité, et rarement, et faut-il alors que la somme soit très modique. Il faut remettre par écrit à la Supérieure Générale ou locale l'état général de son revenu et de sa dépense.

La Supérieure doit, dès le commencement et une fois par an, visiter ses inférieures et leur indiquer ce qu'elle trouve chez elles à retrancher.

Les inférieures doivent la consulter dans les choses un peu considérables et dans tous les cas douteux. Elles ont une permission générale de faire toutes les choses que nécessite le commerce de la vie civile, acheter, vendre, prêter, emprunter, etc... Mais en usant de cette permission, qu'elles se souviennent qu'elle ne leur est donnée que pour ce qu'elles peuvent présumer conforme à la volonté de leur divin Maître, et que, lorsqu'elles réclament quelques droits, comme elles le peuvent faire, puisqu'elles conservent dans le for extérieur et devant les hommes les mêmes droits qu'auparavant, elles ne le font licitement devant Dieu et dans la conscience, qu'autant qu'elles ont l'intention d'agir en cela au nom de Jésus-Christ et selon son bon plaisir.

Celles qui auront des personnes à leur service doivent les traiter plutôt comme des frères et des soeurs que comme des domestiques ; veillant surtout au bien de leurs âmes, et à ce que Dieu soit glorifié par tous ceux qui leur appartiennent.

Il convient aussi que chacune se rende, autant que la situation le permet, tous les petits services

qu'elle est en état de se rendre, sans recourir au ministère d'autrui.

Enfin, dans les affaires, qu'on consulte en tout la plus exacte équité et charité et qu'on ait plus égard aux intérêts du prochain qu'aux siens propres.

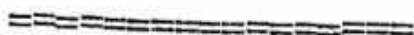
Voilà, ce me semble, les points généraux qui regardent la pratique de la pauvreté dans cette Société.

Pour nous rendre cette pratique plus facile, il faut, en général, considérer l'excellence et les avantages inestimables de la pauvreté, veiller avec soin sur soi pour ne rien faire qui y soit contraire, en demander souvent la grâce.

Il faut, en particulier, bien saisir la nature et la pratique de notre pauvreté et savoir la concilier avec les devoirs de l'état ; avoir toujours les yeux sur Notre-Seigneur et se former une juste idée de sa bonté et de sa sainteté qui exige de nous des choses qui soient conformes à la perfection de notre état et qui rapprochent notre vie de la sienne.

Il faut encore éviter la fréquentation des riches et des grands et se plaire avec les pauvres ; avoir soin d'avoir en tout une intention pure et droite, de remplir les saints engagements qu'on a pris en vouant la pauvreté ; recourir souvent à ses Supérieurs, ne leur rien cacher de ce qu'on a et de l'usage qu'on en fait, et les prier sincèrement de nous ôter tout ce qu'il y aurait de superflu dans ce qui sert à notre usage, sans ménagement pour l'amour propre.

Si nous sommes fidèles à employer ces moyens, nous pourrons attendre avec confiance, du Seigneur, les grâces abondantes à l'aide desquelles nous parviendrons à la perfection de cette pauvreté à qui le royaume des cieux est promis, que je vous souhaite...



DEUXIEME CONFERENCE

SUR LE VOEU DE CHASTETE

"Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est". Tous ne comprennent pas cette parole, mais ceux à qui il est donné de la comprendre. (Math. 19, 11)

L'état de perfection dans lequel le voeu de chasteté place une âme est quelque chose de bien sublime et en même temps de bien avantageux à l'âme; et ce n'est pas sans une disposition spéciale de la Providence et de la sagesse de Dieu, que tous ne peuvent pas en comprendre toute l'excellence. L'enfer ne l'ignore pas, et il met tout en oeuvre pour empêcher que ceux qui sont appelés à cet état ne répondent à une si grande grâce. Nous voyons ce qu'il a fait parmi nous. Que cela même excite notre ferveur et notre zèle pour un état auquel il n'est point douteux qu'un grand nombre ne soient appelés. Montrons-leur ici :

1^o L'excellence de cet état;

2^o La manière dont on doit s'y comporter.

Nous n'avons rien à dire sur ces objets qui ne soit commun à notre petite Société avec toutes les autres Sociétés religieuses.

Premier point.— La chasteté, en général, est la vertu qui réprime en nous tout plaisir illicite de la chair. C'est une vertu nécessaire à tout le monde et très agréable à Dieu. Celle à laquelle on s'engage par voeu fait que tout plaisir charnel est illicite, et elle consacre nos corps au Seigneur.

C'est un grand don, une grande victoire, une dignité très sublime.

1^o Un grand don.- C'est un des plus précieux fruits de l'Incarnation du Verbe divin : en prenant un corps, Il a conféré à un grand nombre d'hommes la force et la pureté dont ils avaient besoin pour cela. Il ne devait naître que d'une mère vierge. St Joseph, St Jean Baptiste ont été vierges. Les Apôtres, en s'attachant à Lui, ont embrassé la chasteté. L'Eglise n'admet parmi ses ministres que ceux qui l'embrassent. Le Seigneur n'en a pas fait un commandement aux chrétiens.

Pour connaître l'excellence de la chasteté, qu'on la considère dans Marie. L'Ange lui annonce qu'elle est choisie de Dieu pour être sa Mère ; elle balance à consentir à cette sublime élévation jusqu'à ce que l'envoyé céleste l'ait rassurée sur la conservation de sa pureté virginale.

2^o Une grande victoire.- Le don de chasteté ne nous met pas à l'abri de bien des combats. L'Apôtre en est une preuve : "L'aiguillon de ma chair m'a été donné comme un ange de Satan pour me souffleter" (2 Cor. 12, 7). Il prie : Dieu lui répond que sa grâce lui suffit. Que de force céleste dans la faiblesse ! Il faut combattre :

1) Contre la chair, ennemi qui nous accompagne partout ; d'autant plus terrible, que c'est en nous flattant qu'il cherche à nous vaincre. Son arme est le plaisir ; notre nature est d'accord avec lui ; le soin qu'il faut en prendre est souvent une occasion de ruine ; les plus forts y ont succombé.

2) Contre le monde. Tout y favorise la convoitise de la chair : jeux, promenades, visites, tableaux, gravures, entretiens, l'intérieur des maisons, les places

publiques, livres, chansons, musique, poésie, spectacles, habillements, modes, etc. C'est cette fournaise embrasée dont le tyran de Babylone fait sans cesse attiser de plus en plus la violence.

3) Contre le démon. Il attaque principalement la vertu parce qu'il sent que c'est par elle surtout que les hommes s'élèvent au haut rang dont son orgueil l'a fait tomber. Il n'y a point d'efforts qu'il ne fasse, point de ruses qu'il n'emploie pour la détruire. C'est là que tendent la plupart de ses illusions, de ses suggestions, des images qu'il présente à notre imagination, etc.

Que le combat est rude et opiniâtre ! Une victoire ne suffit pas ; il faut combattre et triompher jusqu'à la fin. Nous avons affaire à des ennemis qui ne dorment point, qui ne se fatiguent jamais ; il ne nous est pas permis de mettre un seul instant les armes bas. De là vient aussi que la victoire est plus glorieuse, les mérites plus éclatants.

3^e Une dignité sublime. On mène une vie toute spirituelle, toute céleste. Les âmes fidèles à leur vœu de chasteté sont les anges de la terre ; elles font ici-bas ce que les esprits bienheureux font dans le Ciel. Elles sont les épouses de Jésus-Christ, et cette qualité les élève au-dessus même des Anges. L'Eglise reconnaît en elles cette qualité. Jésus-Christ même la leur donne dans le Livre des Cantiques et dans les diverses apparitions dont Il les a favorisées.

Ce n'est pas un vain titre ; c'est l'effet de la donation mutuelle que l'âme fait au Fils de Dieu de son corps par le vœu de chasteté, et de celle que Jésus-Christ fait à l'âme de son corps divin.

Qui pourrait comprendre combien les effets en

sont admirables ? Combien cette dignité est grande ? Car il doit y avoir de la proportion entre les époux : l'Époux divin communique à son épouse quelque chose de son ineffable grandeur.

Second point.— Nous n'avons à entrer dans aucun détail sur la pratique du voeu de chasteté ; il suffit de dire avec St Ignace qu'on sait combien cette pratique doit être parfaite ; qu'il faut s'efforcer d'imiter la pureté des Anges par celle de nos esprits et de nos corps. Que l'idée que cela nous donne de nos devoirs est élevée !

Quoiqu'il ne s'agisse pas d'une ressemblance parfaite, qui ne peut être que pour peu d'âmes singulièrement privilégiées..., il faut, pour cela, purifier les puissances de l'âme de ce qui pourrait les souiller tant soit peu, l'entendement, la mémoire, la volonté, et même, autant qu'on le peut, l'imagination, ^{en} ne leur permettant que des objets saints, spirituels, utiles et capables de les porter à Dieu.

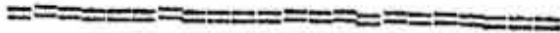
Pour la pureté du corps, il faut avoir la plus grande horreur pour tout ce qui pourrait l'altérer, même faiblement ; la plus grande vigilance sur les sens, ne les employant que pour la nécessité, la charité, le devoir ; porter un saint respect à son corps comme appartenant à Jésus-Christ, comme étant le temple du Saint Esprit. Qu'est-ce que Dieu n'a pas fait pour nos corps, dans la création, dans l'Incarnation, dans le Ciel, dans l'Eglise ? Corpus Domino, Dominus corporis. C'est pour le corps que Jésus-Christ a pris un corps, qu'Il a institué les sacrements ; le corps de l'homme est, en Jésus-Christ, assis dans le Ciel sur le trône de Dieu et adoré des Anges. Dans la Sainte Eucharistie, il est la nourriture de nos âmes.

Les moyens qu'il faut prendre pour parvenir à cette

parfaite pureté, c'est d'opposer à la chair la mortification, surtout celle des sens et des inclinations de l'âme. Le saint homme Job disait : 'J'ai fait un pacte avec mes yeux pour ne pas même penser à des personnes d'un sexe différent. Notre-Seigneur traite d'adultère tout regard porté sur une femme avec un mauvais désir. Exemples de David, Samson, Salomon.

Au monde, la fuite. Point de visites, sinon par devoir, ou par un motif de charité vraiment chrétienne.

Au démon, la prière, la présence de Dieu continue, fréquentation des sacrements, modestie, obéissance, dévotion à la Sainte Vierge, ouverture de coeur au ministre de la pénitence dans le tribunal de la confession.



TROISIEME CONFERENCE

SUR LE VOEU D'OBEISSANCE

"Qui vos audit, me audit." - Celui qui vous écoute m'écoute. (Luc, 10, 16)

C'est sur ces paroles de notre divin Maître et sur l'application que la sainte Eglise en fait à ceux qui nous dirigent dans la voie de la perfection et qui nous tiennent la place de Jésus-Christ en qualité de Supérieurs dans les différents Ordres religieux qu'est fondée l'obéissance religieuse. En effet, Dieu veut conduire les hommes par les hommes et les assujettir à l'obéissance dans quelque état qu'ils soient. Dans l'ordre naturel, et pour les premiers besoins de la vie, il les a mis sous l'obéissance de leurs pères, qui tiennent en cela sa place ; dans l'ordre civil, il a établi des magistrats, des gouverneurs, des rois, pour le maintien de l'ordre public et ils sont revêtus pour cela de son autorité ; dans l'ordre surnaturel et dans le royaume de son Eglise, il a établi des pasteurs pour nous guider et nous gouverner dans la voie du salut, pour nous instruire des choses de la foi et nous empêcher de tomber dans l'erreur ; il les a pour cela revêtus d'un pouvoir surnaturel ; dans la voie de la perfection, il a pareillement établi des hommes qu'il remplit de son esprit, pour conduire sûrement dans la pratique des conseils évangéliques ceux qui, pour servir Dieu plus parfaitement, se rangent sous leur conduite, lorsqu'ils le font d'une manière stable et par voeu. Leur obéissance est l'obéissance religieuse.

L'Eglise l'a toujours approuvée comme un des plus puissants moyens de perfection. L'enfer au

contraire, l'a toujours attaquée, et maintenant plus que jamais. C'est un motif de plus pour nous de nous y attacher. Examinons :

- 1^o La nature et l'excellence du voeu d'obéissance;
- 2^o La pratique de ce voeu et les moyens qu'il faut employer pour s'y perfectionner.

Premier point. - Le voeu d'obéissance religieuse est celui par lequel un homme se soumet librement, en vue de Dieu, à un autre homme et le choisit pour Supérieur, afin de renoncer à sa propre volonté et assurer par là davantage son salut et sa perfection. C'est une consécration qu'il fait à Dieu, de sa volonté.

Toute autre obéissance n'est pas du choix libre de l'homme ; pour être méritoire et vertueuse il faut, il est vrai, qu'elle procède et soit accompagnée d'un acquiescement libre de la volonté ; mais le Supérieur n'est pas de son choix.

C'est Dieu qui, comme Maître a assujetti les enfants à leurs pères et mères, les citoyens aux magistrats civils, tous les chrétiens aux pasteurs de son Eglise ; mais, dans le principe, le Supérieur religieux n'avait aucun droit sur nous ; il n'en a que par l'acte libre de notre volonté.

Les autres supérieurs ont d'avance une juridiction toute formée ; le Seigneur a marqué d'avance ceux qui doivent leur obéir, et ceux-ci ne peuvent sans révolte se soustraire à cette obéissance.

Le Supérieur religieux n'a de sujets que ceux que l'Esprit Saint daigne lui envoyer par l'attrait de la vocation religieuse. Il faut qu'ils se soumettent librement, et cette soumission est bien plus entière que toute autre soumission, qui de sa nature est restreinte à de certains objets ; elle embrasse tout ; qui soumet

sa volonté, soumet tout ce qui en dépend. Elle est parfaite, irrévocable; après le vœu, on ne peut plus, à son gré, vouloir ou ne pas vouloir dépendre de la volonté d'autrui. On est lié pour toujours, quand le vœu est perpétuel.

En cela elle diffère de l'obéissance que l'on rend à un Directeur. C'est en vue de Dieu que l'on se soumet ainsi. C'est là ce qui ennoblit l'obéissance.

Le sacrifice de la volonté ne doit être offert qu'à Dieu. C'est Dieu, c'est l'Esprit Saint qui nous y attire; c'est lui qui nous montre ceux à qui il faut nous soumettre, c'est pour son amour qu'on le fait, afin de mieux assurer son salut et sa perfection. Rien de plus dangereux que de suivre sa propre volonté; c'est elle qui nous perd, qui creuse l'enfer sous nos pas. Le démon, le monde ne peuvent nous nuire qu'autant que notre volonté est d'accord avec eux. Rien par conséquent de plus assuré, rien de plus parfait que le renoncement qu'on fait de sa volonté par le vœu d'obéissance.

De cette notion du vœu d'obéissance, on doit juger combien il est excellent. C'est le sacrifice le plus parfait; il vaut mieux que tous les autres sacrifices. "L'obéissance vaut mieux que les victimes" (1 Reg. 15,22).

Dieu est jaloux de la volonté. C'est l'objet de la guerre entre le Ciel et l'enfer. C'est pour se la soumettre que Dieu a fait tout ce qu'il a fait, qu'il s'est fait homme, etc... Ce vœu élève singulièrement le prix de toutes nos actions, il nous rend comme impeccables, il nous unit à Dieu! L'homme devient un même esprit avec Dieu, par l'adhésion de sa volonté à celle de Dieu.

Second point. - Comment obéir ? En quoi ? Pourquoi ?

Comment ? En trois manières :

1^o Obéissance d'action ; elle doit être prompte, sans examen, sans murmure, entière et parfaite dans l'exécution.

2^o Obéissance dans la volonté ; se porter volontiers à ce qui est commandé, s'y affectionner.

3^o Obéissance de l'entendement ; supprimer toutes réflexions contraires au commandement ; juger autant qu'il nous est possible, que ce qui nous est ordonné est ce qu'il y a de mieux à faire pour nous.

En quoi ? En tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu, à celle de l'Eglise et à nos devoirs particuliers. On a tout donné, quand on a donné sa volonté ; on n'agit plus comme pouvant disposer de sa volonté ; on la fait dépendre en tout de la volonté de celui à qui on doit l'obéissance, à moins qu'on ne voie que celle-ci n'est pas conforme à la volonté de Dieu.

Il n'y a point en cela de différence entre l'obéissance qui se pratique dans cette Société et celle des autres Sociétés religieuses. Ce en quoi elle diffère, c'est que dans les autres Sociétés religieuses on n'a point à pratiquer, d'ordinaire, d'autre obéissance que celle qu'on doit aux Supérieurs religieux ; au lieu que, dans celle-ci, on peut avoir d'autres supérieurs et qu'il faut concilier tous les devoirs. Le moyen de le faire est que le Supérieur religieux n'ordonne rien de contraire aux devoirs communs auxquels on était et auxquels on est encore assujetti ; et que, dans le doute, on donne la préférence à ces devoirs.

Cette obéissance diffère encore en ce que la nature de cette Société exige qu'on ait des permissions bien

plus étendues que dans les autres, où la présence des Supérieurs faisait qu'on pouvait aisément y avoir recours en tout temps.

Il faut donner, autant qu'il est en nous, une pleine connaissance de notre conduite à nos Supérieurs, être exact à l'ordre du jour qu'il a prescrit ou approuvé, lui rendre compte de nos démarches un peu considérables et les lui soumettre, comme le choix d'un état, le changement de domicile, et autres choses semblables ; n'avoir rien de caché pour lui, recourir à lui fréquemment, etc.

Pourquoi ? L'autorité de Jésus-Christ dont le Supérieur est revêtu : voilà le grand motif de l'obéissance religieuse. C'est ce qu'il faut considérer en lui, non ses qualités aimables, sa prudence, son amour pour nous ; on voit, on entend Jésus-Christ dans le Supérieur ; on ne considère ni la difficulté, ni la facilité de ce qui est commandé. Jésus-Christ a parlé, c'est assez ; on se porte avec joie à tout, on vient à bout de tout. "L'homme obéissant racontera des victoires". (Prov. 21,28).

Moyens. Considérer l'excellence et les avantages de l'obéissance ; combien sont terribles les fautes contraires à l'obéissance : "Celui qui vous méprise me méprise." Ne point obéir est un crime semblable à celui de la magie.

Qu'on se rappelle l'exemple de l'Homme-Dieu ! Son premier acte est un acte d'obéissance ; Il est pendant trente ans soumis à ses parents ; Il est obéissant jusqu'à la mort. Quel prétexte pourrions-nous alléguer contre l'obéissance, qui ne soit anéanti par un tel exemple !

L'obéissance est encore plus nécessaire dans cette

Société, à cause du commerce du siècle. Qu'on rompe ce seul lien, la Société ne subsistera plus. Il faut donc exceller dans l'obéissance.

TABLE DES MATIERES

Instructions du matin :

- 1 - "Ecce Mater tua" p. 3
- 2 - "Faites tout ce qu'Il vous
dira" 9
- 3 - "Je ne vous prie pas de les
ôter du monde mais de les
préserver du mal" 20

Conférences du soir :

- 1 - Sur le voeu de pauvreté..... 28
- 2 - Sur le voeu de chasteté 40
- 3 - Sur le voeu d'obéissance 45